LE CONTACT DES LANGUES (THE CONTACT OF LANGUAGES)

Ramanujam Sooriamoorthy

Abstract

The objective of this paper is to demonstrate that languages in general adopt the monogenetic approach and evolve in a totally independent milieu, and that, however much one fosters the polygenetic approach, they still remain none the less identifiable in the light of the characteristics which distinguish and almost isolate them for and as what they are or are supposed to be, whilst at the same time glaringly revealing the crossbreeding elements without which they would not even exist. And this lifelong contact, which exists since the very beginning, should there be any origin that were rigorously traceable and identifiable as such, which probably exists even before any origin as such, between languages, this very real contact, although it may seem well-nigh in-existent, this contact which is all the more real as it is unconscious and seems to be perfectly passive, gives, provided we, be it even slightly, develop a conscious and active awareness of it—whence the crucial role of teachers, grammarians, linguists, philosophers and writers—rise both to prospects of hospitality and to risks of hostility, of rejection, due, inter alia, to a sense of fear which, albeit understandable, can only be justified and explained by the presence or imminence of a cultural siege which it will be precisely up to the teachers, grammarians, linguists, philosophers and writers, though not only to them, to contain, if not to annihilate, so much so that any germ, however unavoidable it may be, of opposition and/or of conflict, may lead to the laying out of an area as much as to the inauguration of an era which will always, upon pain of transmogrification into idols, into ideologies, owe it to the atmosphere of renewal, once again the work of teachers, grammarians, linguists, philosophers and writers, but very soon, perhaps thanks to them, the work of one and all, therein prevailing, to keep existing in order that the only outcome resulting from conflict and cooperation, from conflict-cooperation, may be the mutual enrichment of everybody in a climate of conviviality, the prelude to a perpetual peace amongst human beings, not in spite of their diversity, but because of and thanks to this very diversity.

But for this to be possible, to happen, the mere acknowledgement, should it be assumed to be a real and, even, daily occurrence, or recognized as such, of contacts between languages, the immediate corollary of which should be the banishment of all forms of nationalism, of all forms of linguistic chauvinism, the dung whence originates the leaven of discord and on which thrive all expressions of bellicosity against the backdrop of a hostile and hateful rejection of any form, of even any semblance of difference, won't suffice: what is needed is a constant and active reactivation, and activation too, of this contact, of these contacts, which unendingly transform and renew as many languages as possible and all of them if possible, in the whirlpool of a polyphony which, making of them aliens to themselves, brings them closer and closer to one another, for the advent of a new humanity which keeps enriching itself perhaps much more thanks to its differences, than it blossoms through what would constitute a celebration of its fundamental unity.

Key words: Contact, hospitality, rejection, alienation, conflict, cooperation (conflict and Co-operation), mutual enrichment, conviviality, peace.

Pour Commencer

Vous me pardonnerez et de ne pouvoir me davantage approcher de vous et d'être dans l'incapacité de vous convier à, ainsi qu'on le faisait il n'y a pas si longtemps et qu'on le fait peut-être maintenant encore, lors de spectacles donnés en plein air surtout, vous approcher de moi, en criant : *Approchez, approchez, Messieurs, Dames, approchez, les enfants, approchez, tout le monde !* Mais peut-être n'en faut-il éprouver le moindre regret ; après tout, une certaine distance, un certain éloignement semblent bien nécessaires, indispensables même, pour assurer, pour garantir, pour tenter d'assurer et de garantir la réussite de tout contact, avec ou sans tact.

Surtout que c'est de contact que je me suis proposé de vous entretenir ; du contact des langues, comme s'il n'était point déjà trop évident pour les professeurs, chercheurs et experts que vous êtes que l'on est toujours, peu ou prou, consciemment ou/et inconsciemment, en contact avec des langues, des familles de langues, sinon avec les langues en général, quelles qu'elles soient, voire avec (presque) toutes les langues ; comme si les langues n'étaient pas de (presque ?) toujours, par la grâce de ces locuteurs, de ces praticiens, qu'il faut bien dire privilégiés, des langues que sont les grammairiens, les linguistes, les philosophes, les poètes bien entendu, et les professeurs, mais peut-être également grâce à tout le monde— ceux frappés d'aphasie compris, dont le langage nous parvient médiatisé par le truchement de telle ou telle langue—, ne serait-ce qu'à la faveur des jeux de mots, des emprunts (lexicaux, stylistiques et même syntaxiques), de l'homophonie, en contact, les unes et les autres.

Modalités de Contact

Le contact des langues : cela peut s'entendre en plus d'un sens ; à privilégier le génitif objectif, une certaine valeur objective de ce génitif, le contact des langues, qui prend alors le sens de contact avec les langues, contact tantôt actif, tantôt passif, ici et là bien plus actif que passif ou inversement, ou encore à la fois actif et passif, comme si le sujet doué de la faculté langagière et inscrit au moins dès sa naissance, sinon avant déjà, dans l'espace du symbolique (au sens lacanien ; en tant que lieu du défilé des signifiants, de l'Autre) prenait lui-même, pour divers motifs, selon diverses motivations dont le dénominateur commun et premier semble le plaisir qu'il en pourrait éprouver, qu'il en éprouve effectivement, quitte à plus tard s'en lasser, l'initiative de l'entrée en contact, même si cette initiative, conséquence de l'effet produit sur lui par telle ou telle langue d'abord, est plutôt de l'ordre d'une réaction consécutivement au contact, dont la dimension se précise alors en tant que subjective, des langues, par les langues sur lui, sur son être. Le sens subjectif de l'expression *le contact des langues* fait du corps du sujet une espèce de *chora*, un réceptacle, un territoire pour les langues qui s'y déposent suscitant diverses réactions, lesquelles ne sont pas que ponctuelles, de la part du sujet. Le contact des langues ici désigne le sujet humain comme espace exposé aux langues ; du moins virtuellement. Ce serait un peu comme le contact du vent ou celui de la pluie, avec le sujet réagissant et agissant activement après avoir passivement subi le contact du vent et de la pluie. Il faudra compter également avec la valeur d'apposition du génitif qui, dans l'énoncé *le contact des langues*, établirait une espèce de synonymie entre les concepts de contact et de langues. Comme si les langues étaient d'elles-mêmes et de toujours des facteurs de contact et que tout contact fût nécessairement et essentiellement à caractère linguistique ou, du moins, langagier. Ce qu'il sied de relever ici, ce n'est pas simplement que le sujet soit en contact avec des langues, avec les langues, ni que les langues, des langues soient en contact avec le sujet, mais, peut-être bien plus encore, que les langues soient, par le truchement du sujet, des sujets, surtout humains, toujours, sur des modes divers, en contact les unes avec les autres ; ne serait-ce que virtuellement.

Petit Intermède Kényan

Que les langues soient en contact, même si elles ne se contactent vraiment elles-mêmes, doit vous avoir un air d'évidence, surtout ici en Afrique. Au Kenya, où l'on parle non seulement le swahili qui, vous ne l'ignorez, doit tant au bantou, à l'arabe, au persan, au portugais, à l'allemand et, bien évidemment, à l'anglais, tout particulièrement dans ses formes tardives, mais aussi le sheng, ce mélange de swahili et d'anglais ; mais aussi pas moins de soixante-trois langues vernaculaires dont vous me permettrez de simplement rappeler l'appartenance aux familles linguistiques bantoues, couchitiques et nilotiques ; mais aussi l'anglais et même, et vous n'en fournissez que partiellement la preuve, vu que vous n'êtes probablement pas les seuls à le pratiquer, le français ; au Kenya, où le nom du pays se dit, se prononce, s'écrit, non pas en kiswahili, mais en kamba ; où la capitale, Nairobi, nous remet en mémoire le maasai, cette langue parlée dans le sud du pays (Nairobi, vous le savez mieux que moi, signifie en maasai : eau fraîche et rafraîchissante).

CONTACT ? QUEL CONTACT ? QUELS CONTACTS ?

Cependant, et je n'ai surtout pas la prétention de vous l'apprendre, la seule existence, la seule juxtaposition d'une pluralité de langues n'est point, quand bien même il y aurait, ici et là, des mouvements, des traits osmotiques indéniables, synonyme de contact, pour ceci qu'il pourrait s'agir là de contacts qui se spécifieraient d'être essentiellement, pas uniquement, passifs et comme dormants, en sommeil. Cela ne leur enlève pas (à ces contacts) toute pertinence, il est vrai, mais vous conviendrez que ce n'est pas à cela que l'on songe quand on évoque la notion de contact. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas insinué que le voisinage de plusieurs langues ne donnât, ici ou ailleurs, ici et ailleurs, lieu qu'à des structures parataxiques amorphes et inertes.

Le contact des langues : vous l'avez certainement reconnu, le singulier a ici une portée générique et renvoie à une certaine dimension plurielle qui serait comme inhérente, ou congénitale, à tout contact, s'agit-il, en admettant que cela existe, de contacts simples, uniques, et ponctuels. Les langues n'existent, personne ne l'ignore, que pour autant qu'il y ait des locuteurs, des praticiens qui les réactivent et activent, et peu importe que les langues en question soient vivantes, comme on dit, ou mortes ; mais ceci ne nous fera perdre de vue que les locuteurs en question, que les êtres humains, quels qu'ils soient, ne doivent leur existence d'êtres humains qu'à la préexistence du langage, lequel affirme sa primauté le plus clairement, pour ce qui nous concerne, à travers la diversité des langues humaines, lesquelles témoignent de l'omniprésence structurelle du langage, ne serait-ce que par le biais des axes syntagmatiques et paradigmatiques, à la faveur de la métaphore et de la métonymie, de la substitution et de la combinaison.

DE L'EXISTENCE DES LANGUES

Qu'en est-il cependant de l'existence des langues ? Il faudrait, pour seulement essayer de poser, comme elle le mérite, cette question, toute une encyclopédie au moins. Et je n'en ai certainement pas les moyens. Je sais néanmoins que, dès que l'on soulève quelque question relativement à la vie, à l'évolution, à la survie et, même, à la mort d'une langue, des langues, on ne manque pour ainsi dire jamais de s'incontinent interroger sur l'origine des langues. Les théories dont on fait commerce sur ce sujet, sur ce thème, vous sont sans doute familières. A propos des isolats, tel le basque par exemple, à propos de ces langues, dont on n'a encore pu démontrer de filiation ou de parenté avec quelque autre langue— ce qui ne veut pas dire, ce qui ne veut pas encore dire qu'il n'y en ait pas absolument, qu'il ne puisse y en avoir rigoureusement—, il ne semble pas qu'il y ait, du moins pour l'heure, grand-chose que l'on soit en mesure de dire. Relevons tout de même que ni le basque, ni les locuteurs basques, qu'ils soient de féroces nationalistes ou pas, ne vivent, ne pourraient, même s'ils le désiraient, vivre, surtout de nos jours, entièrement coupés du reste

du monde, dans un état d'autarcie totale ou même, en apparence moins difficilement, dans une autarcie quasi totale. Autrement dit, (même) la langue basque est appelée à être en contact avec d'autres langues, avec, disons pour simplifier, le français ou/et l'espagnol, ne fût-ce que pour exprimer le rejet hostile de ces langues. Il est difficile de croire que ces contacts, dont le caractère ne peut être que divers et même, par moments, en certains lieux, contradictoire, soient sans effet sur les langues concernées, en l'occurrence le basque, l'espagnol et le français au minimum. Au minimum, parce que dès qu'il est question du français, par exemple, il est forcément également question du latin et du grec, de rapports, actifs dans le meilleur des cas, avec le latin et le grec, pour m'en tenir à ces deux langues seules, et des effets en retour qui en doivent ou peuvent découler. Tôt ou tard, toute langue, si tant est qu'elle puisse exister, qu'elle ait existé quelque langue qui fût pendant longtemps demeurée complètement ignorée du reste du monde, est appelée à entrer, à se trouver en contact avec d'autres langues, de même que tout groupement humain est comme condamné à faire l'expérience, active ou/et passive, paisible ou/et violente, de rencontres, de contacts avec d'autres groupes humains. La question qu'il importe de poser et à laquelle il faudrait essayer de répondre renvoie aux diverses modalités du contact des langues et à ce qui en peut résulter pour l'avenir des êtres humains, mais non moins pour l'avenir de tout être peut-être, au sein de l'Univers. Mais je ne puis, ici, que proposer qu'une brève, et partielle, introduction à cette question.

RÉCONCILIATION DU MONOGÉNISME ET DU POLYGÉNISME

Si même le basque, dont je tiens qu'il constitue un cas extrême (je n'ose dire : une variante) de l'hypothèse monogénétique, comme si cette langue était sa propre et seule génitrice et qu'elle eût toujours évolué sur le mode d'un repli constant sur elle-même, dans une espèce d'autisme ou de psychose linguistiques complets qui n'épargneraient aucun de ses locuteurs,— est-ce vraiment concevable ?— ne peut pas ne pas être, si peu que ce soit, en contact avec d'autres langues, il va de soi que les langues dont on a, selon la théorie monogénétique (ou monogéniste) traditionnelle, pu établir l'arbre généalogique, dont on a su produire la carte familiale, ne peuvent que se trouver dans des rapports multiformes et diversement biunivoques entre elles-mêmes déjà. Et quant aux tenants de l'hypothèse polygénétique, polygéniste si l'on préfère, de l'origine des langues, ils n'ont, qu'ils aient raison ou qu'ils aient tort, d'autre choix, dussent-ils, par ailleurs et par impossible, être des nostalgiques de la pureté linguistique de leur langue à chacun d'entre eux, que celui de souscrire à l'idée, les langues ayant toutes des sources multiples, d'un contact, pluriel, de toujours des langues entre elles. Nécessairement ; car sinon c'est la notion de famille de langues qui serait impossible. Ne concluons toutefois à une situation de chaos postbabélien, comme si toutes les langues se trouvaient toutes prises dans un état d'enchevêtrement et de confusion qui interdirait toute distinction possible entre elles, et toute identification de chacune d'entre elles. Il importe, peut-être ici précisément plus que jamais, de souligner que les langues ne laissent pas d'être identifiables, malgré qu'elles— vous me permettrez bien cet archaïsme— soient (toutes ? presque toutes ?) les unes en contact avec les autres. Et à ce stade, il me faut m'étonner qu'on n'ait pas, du moins à ma connaissance, suffisamment mis en exergue l'apport des pidgins et des créoles, qu'on n'ait pas souligné avec plus de force la contribution, du moins virtuelle, des cas de diglossie et de bilinguisme, pour étayer ce concept de contact, de polylogue— et non simplement de dialogue— des langues, encore que ce soit peut-être uniquement pour n'y avoir pas prêté toute l'attention nécessaire et souhaitable, pour n'y avoir même songé, vu que, même quand on s'intéresse aux langues, à toutes les langues, c'est surtout— je ne dis pas : uniquement— de chaque langue prise individuellement, mais rarement (et encore !) du polylogue des langues que l'on se préoccupe, que l'on se soucie. Je n'aurai pas le temps de m'y attarder ici, mais je tiens quand même à rappeler que ce que nous disent et montrent les créoles, pour m'en tenir au seul exemple des créoles, c'est que les langues, voire toutes les langues, sont constituées à partir d'autres langues qui elles-mêmes sont nées du contact, de

contacts d'autres langues entre elles, lesquelles proviennent du commerce avec d'autres langues....., et ainsi de suite le long d'une *regressio ad initium in tenebris (primis) occultum*. Pour le dire autrement, les langues n'ont pas toujours été ce qu'elles sont, n'ont pas toujours eu le visage, lui-même changeant, que nous leur connaissons, et il est difficile de penser qu'il n'en sera plus ainsi à l'avenir. Et s'il en est ainsi, c'est en raison, c'est par la grâce, du fait qu'il n'est pas de langue qui puisse évoluer entièrement coupée de toute autre langue. Cela se peut vérifier à l'intérieur même de ce qu'il est convenu d'appeler une langue, une seule et même langue. Considérant, par exemple, le cas du français— mais cela vaut pour d'autres langues aussi—, on est bien obligé de constater, de conclure que, pour ce qui concerne le français dit standard par exemple, la langue n'est plus ce qu'elle a pu être. Le contemporain, fût-il francophone, ou même français, peut difficilement lire Rabelais ou même Racine sans avoir le sentiment d'être confronté à des langues qui lui seraient comme étrangères. Que dire alors de Chrétien de Troyes ? S'il en est ainsi, c'est parce que l'aire d'une langue, et il ne s'agit pas de la seule aire linguistique, ne cesse d'évoluer ; lentement sans doute, si lentement qu'on ne s'en aperçoit point, mais elle n'en évolue pas moins, ne s'en trouve pas moins transformée, entre autres parce que toute langue, ici le français, est toujours en contact avec d'autres langues. Et s'il faut vraiment parler du contact des langues, c'est probablement du contact sans contact entre les langues qu'il faudrait traiter, de ce contact pluriel et inconscient entre les langues qui ne laisse pas, ne serait-ce qu'à la faveur de l'évolution sémantique et stylistique, d'influer sur elles, quoique pas de cela seul. Cela risquerait de nous mener très loin et puis, n'importe comment, je n'en aurai pas le temps ici ; d'autant plus qu'il en pourrait résulter une rupture ou, moins péniblement, un relâchement de contact.

CONTACTS APPARENTS ET CONTACTS RÉELS

Mais il me faut parler de contact, du contact, de ce contact pluriel, de ce polylogue des langues. Je relèverai rapidement, signalerai plutôt, les contacts que l'on doit au hasard, ceux qui sont le fruit de rencontres, de relations d'amitié, ceux que les voyages et les explorations provoquent ou entraînent, ceux qui sont dus au commerce, à la curiosité (de l'intellectuel, du linguiste, de l'ethnologue, du savant, voire du colon, du conquérant, du politicien), et ceux qui résultent des guerres. La liste n'est sans doute pas strictement exhaustive et ces contacts ne sont rien moins qu'homogènes, bien entendu. Ils renvoient toutefois à des catégories de contacts que l'on peut décrire comme étant accidentels, anodins ou secondaires, intéressés ou primaires, et conflictuels, ceux relevant de la dernière catégorie ici mentionnée, celle des contacts conflictuels, n'excluant pas bien des ambiguïtés et, même, des complicités, et ces contacts signifient, bien sûr, surtout, on aurait tendance à l'oublier, des contacts linguistiques (aussi). Ils prennent et peuvent prendre plusieurs formes ; je dirai, pour schématiser grossièrement et pour faire vite, qu'ils débouchent, ces contacts, sur des attitudes, des réactions de rejet hostile et conflictuel de la langue de l'autre, dont le corollaire est une volonté de nationalisme linguistique, lequel, quand il prône, notamment contre la poussée d'une poliorcétique linguistique et culturelle organisée par le colonisateur dans un but ethnocidaire et dominateur, le retour, réactionnaire, à la seule langue ancestrale, se transforme aisément en chauvinisme et même en xénophobie ; ou encore, qu'ils peuvent conduire à l'aménagement d'espaces de compromis pour le triomphe d'une harmonie trompeuse avec l'acceptation de la langue de l'autre au détriment de la sienne dans un climat d'aliénation dont il n'est pas sûr que ce soit le plus fort, si tant est qu'on puisse, sans hésitation, se prononcer sur ce point— c'est qui le plus fort ? et c'est quoi être le plus fort ? de quelle force s'agit-il ?—, qui en bénéficie au bout du compte.

LE POLYLOGUE DES LANGUES

Mais ce ne sont pas ces contacts-là, encore qu'ils soient plus complexes qu'il n'y paraît et qu'ils méritent également une attention toute particulière, que j'ai en tête. Ils sont certes importants et même, parfois,

inquiétants. Les grammairiens, les linguistes, les philosophes, les poètes et les professeurs, pour ne mentionner qu'eux, peuvent aider à contrer ou, du moins, à comprendre les effets et les méfaits de ces contacts. Ce sur quoi il faudra mettre l'accent, c'est sur d'autres contacts : ceux mentionnés (rapidement) jusqu'ici, je les dirai dans le fond passifs. Ils ont beau n'être pas entièrement passifs, ils le sont pour l'essentiel. Je voudrais, quant à moi, évoquer des contacts actifs, principalement actifs, voire uniquement, exclusivement actifs. Qu'est-ce à dire et pourquoi ? Et que veut dire *actif* ? Et est-ce que cela voudrait dire *uniquement actif* ? Oui ; pourquoi pas ? A condition toutefois que l'on veuille bien comprendre qu'être actif, en parlant de qui que ce soit, de quoi que ce soit, en parlant de quelque structure— ici de ce qu'on pourrait appeler une dynamique relationnelle ou encore d'une praxis linguistique ou langagière—, ne signifie pas être également actif tout le temps : il faut bien compter avec une variété de rythmes, avec des temps forts et des temps, des périodes de moindre tension. Les contacts auxquels je fais référence sont des contacts linguistiques, ou langagiers, lesquels, comme je l'ai rappelé plus haut, ne sont interprétables que par le biais de telle ou telle langue, ou encore par le recours à quelque structure métalangagière— je ne dis pas : à un métalangage même—, comme c'est par exemple le cas quand deux sourds-muets «conversent», mais sans faire appel à un langage de signes officiel et précodifié. Tout contact des langues, entre des langues, commencera donc tout naturellement, si je puis dire, par la langue maternelle, dont Lacan nous apprend qu'elle offre l'image la meilleure possible de ce défaut au cœur de toute langue, l'image de ce qui en toute (je souligne, R.S.) langue ne saurait être formalisé, bref de ce qu'il (Lacan) appelle *lalangue* (en un seul mot), à savoir ce manquement, cette béance au sein de la langue qui révèle la présence du sujet. Mais, et ça, vous le savez déjà, vous dont la plupart parlent au moins quatre langues et pour qui plus d'une langue fonctionne comme langue maternelle en même temps, la langue maternelle, la langue dite maternelle, ce n'est pas que la langue maternelle : c'est, dirai-je de la langue, des langues maternelles, toute langue, toutes les langues avec laquelle/ lesquelles le sujet parlant est en mesure de s'identifier et s'identifie effectivement. L'importance de la référence à Lacan s'accroît de ce qu'elle souligne que la langue, que toute langue ne peut être épuisée et que, donc, aucune langue ne saurait être pleinement évaluée, ni en elle-même, ni par rapport, sur le mode agonal par exemple, à une autre langue, à d'autres langues, et, à partir de là on voit bien combien il est ridicule de vanter la suprématie ou de célébrer le génie de telle ou telle langue. De plus, si la langue, si toute langue ne peut, en raison du manque qui l'affecte, en raison de ce que Lacan, encore une fois, a ailleurs appelé *l'objet petit a*, jamais être totalement maîtrisée, cela signifie, cela ne peut que signifier qu'on n'en a jamais fini d'apprendre toute langue, quelle qu'elle soit, fût-elle, comme on dit, la sienne.

LE POLYLOGUE DE LA PAIX ET LA PAIX DU POLYLOGUE

Les professeurs, les grammairiens, les linguistes, que j'imagine nombreux dans cette salle, auront compris quelle tâche les attend, eux qui n'ont aucune raison d'ignorer qu'on n'enseigne jamais qu'une (seule) langue, mais toujours plus d'une langue au moins, et qui n'ont plus de raison de penser, comme ils ont peut-être pu être tentés de le faire parfois, que les frontières d'une langue, de toute langue, s'il y en a, sont jamais clairement ou encore, surtout, définitivement assignables. Mais encore faut-il qu'au niveau de l'enseignement des langues, on introduise dès les commencements mêmes des éléments d'histoire des langues et des civilisations, d'étymologie, de rhétorique— ce que, pour l'heure, on fait, sauf exceptions rarissimes, à peine, pratiquement pas—, qu'on montre et démontre, avec l'aide des philosophes et des poètes, comment les langues communiquent les unes avec les autres, comment se produisent des contacts de langues, des contacts entre les langues. Car ce à quoi il faut s'en tenir et dont il se faut pénétrer, c'est que pratiquer une langue— et on ne pratique jamais qu'une langue, mais toujours des langues—, c'est avant tout l'écrire, dans un sens préderridien ou postderridien, comme on voudra : les langues ne servent pas tant à

communiquer qu'à être écrites, c'est-à-dire également à être lues. Cela suppose une connaissance optimale des langues ; et les langues, plus on les étudie, plus on les connaît ; plus on les connaît, plus on les aime. Et plus on les aime, plus on se prend à soupçonner qu'on les connaît de moins en moins et qu'il les faudra toujours étudier, travailler et travailler : tout un programme, immense comme l'Univers lui-même, et qui constituerait presque une injonction à toujours plus de modestie. Ce n'est alors pas seulement les langues que l'on aime, que l'on accueille, mais aussi les cultures auxquelles elles sont attachées, les personnes qui les pratiquent. Il peut, bien évidemment, arriver que l'on se sente atteint d'un sentiment d'aliénation d'avoir accueilli et intériorisé une langue autre que, comme on dit, la sienne, mais ce sentiment s'évanouit bien vite pour peu qu'on garde à l'esprit que les langues, du fait d'un travail actif et transformateur sur elles— et c'est toujours ce qui, d'une manière ou d'une autre, a lieu—, s'interpénètrent et que donc LA langue n'existe pas en tant qu'entité absolument autonome repliée sur elle-même. Si par ailleurs, on devait marquer un mouvement de recul et de refus face à telle autre langue, compte tenu de la volonté de concurrence des locuteurs de l'autre langue, le conflit qui semble se profiler à l'horizon se dissiperait certainement, quoique jamais totalement sans doute, pour ouvrir la voie à la coopération, sous réserve toutefois d'un travail d'écriture, c'est-à-dire d'un travail de confrontation et d'acceptation des langues. Et alors émerge, émergera ce qu'on pourra appeler une aire de *conflitcoopération*. Mais tout cela réclame et exige un contact (pluriel) actif des langues, lequel n'est possible qu'à la condition d'une joyeuse confrontation, dans le contexte d'un travail, d'un labeur de joyeuse confrontation des langues entre elles, qui les transforme et les rend, comme le disait déjà Mallarmé, comme «étrangère(s) à elle(s)-même(s), d'un travail d'écriture et de lecture interminables qui, oeuvrant à la patiente démolition de toute idéologie, la source de tout dogmatisme— et c'est une tâche à laquelle il ne saurait y avoir de fin véritable—, assure l'interpénétration, la communication, le contact, toujours à recommencer et à renouveler, des langues dans une atmosphère d'amical conflit et de coopération sans concession, pour que tout le monde s'en puisse mutuellement enrichir dans une ambiance de convivialité et que puisse sur la terre entre les êtres humains, quoique pas qu'entre eux, régner la paix, mais une paix jamais définitive— une telle paix n'en serait pas une— et toujours à reconquérir, justement grâce au contact (actif) des langues le long d'une authentique *progressio ad infinitum* pour la sauvegarde, sinon pour le salut de l'Humanité. En vérité, c'est à cela, pourrait peut-être plus d'un prophète, plus d'un saint dire, et peut-être l'ont-ils déjà fait, les prophètes et les saints, mais il est bien connu que nous avons des oreilles pour ne point entendre, que peuvent mener le contact des langues et la polyphonie qui l'accompagne. Qu'on en ait conscience ou non, on parle toujours et écrit en langues, mais il y a toute une différence quand on s'y met activement, renouvelant, réinventant les langues et même en, ici et là, en inventant. Pour peu vous ayez lu Dante, Joyce et Sollers, par exemple, ou encore Senghor et Césaire, ce que j'avance ne peut que vous paraître élémentaire même. La route est cependant bien longue qui y, à ce polylogue, à cette polyphonie, mène ; il faut du courage, de la patience et surtout du travail et le travail a pour nom ici *le contact des langues, la mise en contact des langues*.

Mais ce contact, cette mise en contact, qui n'a rien à voir, très peu en tout cas, avec la communication ou l'échange, renvoie surtout à un travail de lecture et d'écriture, à un contact sans contact qui défigure et transforme les langues tout en les laissant, si je puis dire, vierges. Et ce sont principalement les poètes, les écrivains, y compris ces poètes et écrivains que vous, professeurs, êtes, qui peuvent montrer la voie ici, cette voie sans laquelle aucune paix, celle du polylogue dont elle est indissociable, sur terre n'est imaginable.

Mesdames et Messieurs, je n'ai point vraiment terminé, mais je ne peux pas ne pas m'en tenir là, tant il est vrai que c'est une forme suprême d'impolitesse que d'abuser de l'hospitalité de ses hôtes, surtout quand ils se montrent aussi généreux que vous l'êtes. J'ai essayé autant que j'en ai, que j'en aurai été capable, d'éviter cette autre impolitesse qui eût consisté à ne point achever mon exposé, en vous disant quand même l'essentiel de ce que je tenais à vous communiquer. Cela nonobstant, il n'est pas sûr que j'y aie réussi, mais

si je vous ai laissés sur votre faim, vous pourrez toujours, vu que c'est moi le dernier intervenant, l'un des derniers intervenants en tout cas, de cette première journée, essayer de trouver, étant donné qu'il est question de faim, la juste compensation qui vous revient à l'heure du dîner, ce qui ne va pas, ne va plus, ne saurait plus maintenant tarder. A moins que vous ne songiez à me proposer de continuer cet exposé une autre fois. Pourquoi pas après tout ?

References

- Chaudenson R. (1979). Les Créoles français, Paris, Fernand Nathan.
- Derrida J. (1967). De la grammatologie, Paris, Minuit.
- Derrida J. (1972). La double séance in La dissémination, Paris, Seuil.
- Derrida J. (1996). Le Monolinguisme de l'autre, Paris, Galilée.
- Jakobson R. (1963). Essais de linguistique générale, Paris, Minuit.
- Kristeva J. (1974). La révolution du langage politique, Paris, Seuil.
- Lacan J. (1973). Le Séminaire, livre xi, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil.
- Milner J. (1978). L'amour de la langue, Paris, Seuil.
- Sooriamoorthy R. (1995). Radiophonies, Vacoas, Ile Maurice.

About the Author

Ramanujam Sooriamoorthy, Association Mauricienne des Enseignants de Français (AMEF) Port Louis, Mauritius.